

Tradition de Chicago et interactionnisme : des méthodes qualitatives à la sociologie de la déviance

Jean Poupart

Volume 30, Number 1, May 2011

De l'usage des perspectives interactionnistes en recherche

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1085485ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1085485ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour la recherche qualitative (ARQ), Université du Québec à Trois-Rivières

ISSN

1715-8702 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Poupart, J. (2011). Tradition de Chicago et interactionnisme : des méthodes qualitatives à la sociologie de la déviance. *Recherches qualitatives*, 30(1), 178–199. <https://doi.org/10.7202/1085485ar>

Article abstract

Jusqu'à la fin des années 1960, la méthodologie qualitative s'est en bonne partie développée grâce aux avancées de la sociologie américaine, et plus spécifiquement grâce à l'apport de la tradition de Chicago et de l'interactionnisme symbolique. Au cours des années 1960 et 1970, le courant interactionniste effectue une percée importante dans certains champs comme ceux de la sociologie de la déviance et de la criminologie. Dans cet article, je traite des contributions de la tradition de Chicago à l'étude des réalités sociales, mais également au développement des méthodes qualitatives et de la sociologie de la déviance. En plus de leur conception interactive de l'acteur et du monde social, de la place accordée à la recherche empirique, de la valorisation des méthodes qualitatives et d'une introduction aux thèses constructivistes de la déviance, le texte fait ressortir deux aspects majeurs de cette tradition : l'importance d'être à la fois à proximité et à distance des points de vue et des expériences des acteurs de manière à mieux les saisir et les objectiver; la tension dans ce courant entre s'inscrire dans la mouvance du positivisme scientifique et s'en dégager tout au long de la première moitié du 20^e siècle et encore davantage à partir des années 60.

Tradition de Chicago et interactionnisme : des méthodes qualitatives à la sociologie de la déviance¹

Jean Poupart, Ph.D.

Université de Montréal

Résumé

Jusqu'à la fin des années 1960, la méthodologie qualitative s'est en bonne partie développée grâce aux avancées de la sociologie américaine, et plus spécifiquement grâce à l'apport de la tradition de Chicago et de l'interactionnisme symbolique. Au cours des années 1960 et 1970, le courant interactionniste effectue une percée importante dans certains champs comme ceux de la sociologie de la déviance et de la criminologie. Dans cet article, je traite des contributions de la tradition de Chicago à l'étude des réalités sociales, mais également au développement des méthodes qualitatives et de la sociologie de la déviance. En plus de leur conception interactive de l'acteur et du monde social, de la place accordée à la recherche empirique, de la valorisation des méthodes qualitatives et d'une introduction aux thèses constructivistes de la déviance, le texte fait ressortir deux aspects majeurs de cette tradition : l'importance d'être à la fois à proximité et à distance des points de vue et des expériences des acteurs de manière à mieux les saisir et les objectiver; la tension dans ce courant entre s'inscrire dans la mouvance du positivisme scientifique et s'en dégager tout au long de la première moitié du 20^e siècle et encore davantage à partir des années 60.

Mots clés

INTERACTIONNISME SYMBOLIQUE, TRADITION DE CHICAGO, HISTOIRE DES MÉTHODES QUALITATIVES, PERSPECTIVES DES ACTEURS, SOCIOLOGIE DE LA DÉVIANCE

Introduction

Le présent article fait suite à la conférence d'ouverture d'un colloque sur l'usage des perspectives interactionnistes en recherche (Morrissette, Bernard & Guignon, 2010). La tâche qui m'avait alors été assignée était de présenter un bref historique de la tradition de Chicago et de mettre en lumière le contexte dans lequel se sont développés les méthodes qualitatives et l'interactionnisme symbolique, un courant issu de cette tradition, en prenant comme champs d'application la sociologie de la déviance et la criminologie. Toutefois,

comment peut-on synthétiser une tradition qui, sur les plans théorique et méthodologique, date de plus d'une centaine d'années? Comment aussi peut-on décrire en quelques pages en quoi l'interactionnisme symbolique a pu marquer la sociologie de la déviance et la criminologie? Je devrai inévitablement me contenter de tracer les grandes lignes de cette histoire.

L'article comporte trois parties. Dans la première, je mentionnerai comment j'ai été initié à la perspective interactionniste et relèverai les principales idées que j'en ai retenues. Dans la deuxième partie, je ferai un bref historique de la tradition de Chicago, en distinguant la « première École » – notamment celle des années 1918 à 1935 –, et la « seconde École », plus spécifiquement associée à l'interactionnisme symbolique des années 1940, 1950 et 1960, toutes deux déterminantes dans l'évolution des méthodes qualitatives. Dans la troisième partie, je traiterai de l'essor de la sociologie interactionniste de la déviance dans les années 1960 et 1970. Deux thèmes seront abordés : celui de la déviance envisagée sous l'angle d'une construction sociale et celui de l'analyse des processus d'implication dans la déviance, celle-ci étant définie comme les conduites qui sont socialement réprouvées.

La tradition de Chicago : influence et contributions

D'entrée de jeu, il importe de préciser que j'entends par tradition de Chicago, en m'inspirant de Chapoulie (2001), l'ensemble des travaux produits dans le contexte du Département de sociologie de l'Université de Chicago, de la fin du 19^e siècle jusqu'à la fin des années 60. Au sein de cette tradition, on distingue souvent deux écoles, comme je l'ai fait en introduction : la première École de Chicago, qui prend forme à la fin du 19^e siècle et se maintient jusqu'aux années 30 avec comme moment fort les années 1918-1935; la seconde École de Chicago, qui fait plus spécifiquement référence aux travaux d'inspiration interactionniste réalisés à l'intérieur comme à l'extérieur de ce département au cours des années 40, 50 et 60.

En ce qui concerne le courant de l'interactionnisme symbolique en tant que tel, il tire ses origines des travaux de Dewey, James, Cooley et Mead au tournant du siècle dernier (Mullins & Mullins, 1973). Jusqu'à sa mort en 1931, Mead en est le principal artisan au travers notamment de ses cours de psychologie sociale qui connaissent une grande popularité auprès des étudiants de l'École de Chicago. Herbert Blumer, son étudiant, prend la relève comme figure centrale dans les années 30 et 40. Il en explicite les fondements et, comme on le sait, il en invente la dénomination en 1937². Après la Seconde Guerre mondiale jusqu'à la fin des années 60, l'interactionnisme continue de se diffuser. Son influence se fait sentir jusque dans d'autres centres universitaires. C'est au cours de cette période que sont formés Strauss (Ph.D. en 1945),

Becker (Ph. D. en 1951), Friedson (Ph.D. en 1952) et Goffman (Ph.D. en 1953) et, par ailleurs, que cette perspective est appliquée dans certains champs de spécialisation comme la sociologie des occupations, du monde médical et de la déviance. Même si, depuis les premières propositions de Blumer, on peut identifier différents types d'interactionnisme (voir les distinctions établies par Morrissette, 2011), je les laisserai ici de côté en utilisant de façon relativement indistincte les termes *interactionnisme* et *interactionnisme symbolique*.

« *Becoming an interactionnist* »³

Comment suis-je devenu interactionniste? Au tournant des années 1970, j'ai étudié au Département de sociologie de l'Université McGill. À l'image de la sociologie américaine dans son ensemble, ce département était traversé par quatre grandes orientations théoriques : le structuro-fonctionnalisme, le néo-marxisme, l'interactionnisme symbolique et l'ethnométhodologie, ces trois derniers courants étant minoritaires mais en pleine ascension. Bien que sensible au courant néo-marxiste, j'ai progressivement été influencé par la perspective interactionniste en entrant « au contact des autres », pour le dire ainsi, et en particulier au contact de deux sociologues américains : Prudence Rains, ma directrice de thèse, de même que Malcolm Spector, mon codirecteur informel.

Rains avait auparavant étudié avec John Kitsuse, un ethnométhodologue, et Spector avec Howard Becker, un interactionniste bien connu. Tous deux étaient spécialistes des méthodes qualitatives ainsi que de la sociologie interactionniste de la déviance et des problèmes sociaux. Dans leurs enseignements des méthodes qualitatives, ils avaient recours à une formule s'inspirant de celle préconisée par l'École de Chicago. Les étudiants étaient invités à étudier les objets qui les intéressaient en allant sur le terrain et en discutant de leurs expériences dans le séminaire. J'ai ainsi été formé comme un interactionniste, et j'ai amplement utilisé cette perspective dans mes enseignements et mes recherches. J'ai été plus précisément influencé par les sociologues de la deuxième École de Chicago comme Becker, Goffman⁴ et Strauss. La perspective adoptée par ces derniers se rapproche de ce qu'Atkinson et Housley (2003) associent à une forme plus générale d'interactionnisme se centrant, entre autres, sur les interactions sociales, la construction des identités et des trajectoires, les savoirs des acteurs et leurs routines, tout en les étudiant dans divers contextes comme ceux des institutions ou encore, des mondes du travail ou de la déviance.

Par ailleurs, si les perspectives évoluent avec le temps, comme le soutiennent les interactionnistes, il va sans dire que la mienne s'est elle aussi transformée, notamment au contact d'auteurs appartenant à d'autres approches tels que Bourdieu, Foucault et Castel, pour n'en nommer que quelques-uns.

Aucune perspective théorique, aussi éclairante soit-elle, n'est suffisante pour saisir en totalité la complexité des phénomènes sociaux. Par exemple, les analyses interactionnistes s'avèrent particulièrement riches lorsqu'il s'agit de comprendre de quelle manière les institutions contribuent au façonnement des trajectoires et des identités, mais elles ne nous éclairent pas toujours avec autant d'acuité lorsqu'il s'agit d'examiner les variables structurales susceptibles d'affecter ces mêmes trajectoires.

Quelques apports de la tradition de Chicago

Pour résumer ce que je retiens de la tradition de Chicago et en particulier de l'interactionnisme symbolique, la formule qui me semble la plus appropriée consiste à dire que les interactionnistes s'attachent à « rendre compte » et à « tenir compte » de la perspective des acteurs sociaux dans l'appréhension des réalités sociales. La formule semble de prime abord simple, mais son application est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît.

Rendre compte avec subtilité et profondeur des expériences et des perspectives des acteurs

Par l'expression *rendre compte*, j'entends d'abord le fait de décrire, de façon nuancée et détaillée, les expériences et les points de vue des acteurs individuels ou collectifs à l'étude. Le projet de réaliser des ethnographies en profondeur et de l'intérieur de l'univers des acteurs n'est pas unique à l'École de Chicago et aux interactionnistes (on le retrouve tout autant en anthropologie), mais il en constitue sans aucun doute un apport déterminant. Un tel programme ne va pas de soi, d'une part parce qu'il nécessite une connaissance fine de l'univers des acteurs que seule une grande proximité permet d'atteindre et, d'autre part, parce qu'il n'est pas aisé de bien cerner la multiplicité et la richesse des expériences et des points de vue de chacun. Cette tâche devient encore plus complexe lorsqu'on se donne au surplus comme objectif de dégager les processus et les cheminements que les différents acteurs ont en commun.

En corollaire, rendre compte avec subtilité et profondeur implique que l'on maîtrise les méthodes de recherche donnant accès à l'univers des acteurs. Bien que la tradition de Chicago ait fait appel à l'emploi de multiples méthodes, y inclus quantitatives, elle a toujours privilégié l'usage des méthodes qualitatives.

Rendre compte de ce qui influence les expériences et les perspectives des acteurs

La description des expériences et des points de vue des acteurs, aussi fondamentale soit-elle, n'est pas suffisante pour pouvoir en rendre compte. Dans la tradition de Chicago, il faut également chercher à comprendre ce qui

influence ces expériences et ces points de vue en montrant en quoi ils sont socialement façonnés. Ces expériences et ces points de vue se construisent en étroite relation avec les groupes et les institutions auxquels les acteurs sont rattachés et auxquels ceux-ci participent de plain-pied. Ils sont de surcroît à mettre en rapport avec les conditions d'existence des acteurs. Pour les interactionnistes, il s'avère donc impossible de comprendre, par exemple, l'univers du malade ou du « malade mental » – comme sont parvenus à le faire Strauss, Fagerhaugh, Suczeq et Wiener (1985), de même que Goffman (1961/1968) – si on ne resitue pas ses expériences dans le contexte organisationnel dans lequel ce malade s'insère, que ce soit celui de l'hôpital ou de l'asile. Les acteurs participent activement à la construction de leur propre univers, mais ils n'en sont pas moins soumis, plus ou moins intensément selon les circonstances, aux multiples contraintes qui pèsent sur eux.

Tenir compte du sens que les acteurs donnent à leur réalité et des conditions de leurs pratiques

Que faut-il entendre maintenant par l'expression *tenir compte*? En premier lieu, les interactionnistes soutiennent que nous ne pouvons pas comprendre les conduites sociales en faisant abstraction du sens ou des significations que les acteurs donnent à leur réalité ou, si l'on préfère, de leurs définitions de la situation comme le dit Thomas (1923; Thomas & Thomas, 1928). Ce dernier ajoute qu'il n'est pas nécessaire que ces définitions de la situation correspondent à la réalité pour qu'elles influencent la manière d'agir des acteurs : « *If men define situations as real, they are real in their consequences* » (Thomas & Thomas, 1928, p. 572), ce qui signifie que « les situations que les êtres humains définissent comme réelles sont réelles par leurs conséquences ». En clair, si les acteurs considèrent une situation comme réelle, ils agiront en conséquence même si leur lecture de la réalité s'avère non fondée d'un point de vue objectif. Afin d'illustrer ce point, je peux prendre un exemple tiré d'une étude réalisée au milieu des années 70 sur la carrière des joueurs de hockey junior (Poupart, 1978, 1999). J'avais interviewé 39 joueurs évoluant dans la Ligue de hockey junior majeur du Québec, ligue qui à l'époque – et encore aujourd'hui – constituait la porte d'entrée pour accéder à une carrière dans le hockey professionnel. À quelques exceptions près, les joueurs étaient convaincus qu'ils réussiraient à joindre les rangs professionnels. En réalité, seuls deux y sont parvenus. Les joueurs avaient donc pour la plupart une « lecture faussée » de la réalité, mais le fait qu'ils étaient persuadés de leurs chances de carrière modifiait totalement leur façon d'agir. Par exemple, ils acceptaient plus volontiers les exigences que leur imposaient les organisations et la très grande majorité d'entre eux abandonnaient les études pour se

consacrer entièrement au hockey, afin de mettre « toutes les chances de leur côté ».

En second lieu, les interactionnistes estiment que le sens que les acteurs donnent à leur réalité – bien qu'indispensable – ne peut suffire à lui seul à la compréhension des conduites sociales. Il est tout aussi important de tenir compte des conditions susceptibles d'influencer les expériences et les trajectoires de chacun. Ainsi, Strauss (1971) s'est intéressé aux carrières dans les arts en partant de l'hypothèse que l'on ne peut saisir ce qui amène des jeunes à vouloir se lancer dans ce type de carrière sans prendre en considération à la fois le sens qu'ils donnent à la pratique de cette activité et le rôle que joue l'entourage dans la découverte, fondée ou non, du talent qu'ont ces jeunes et de leurs dispositions pour ce type de travail. Pour Strauss, il existe en outre une « machinerie » – constituée notamment de diverses organisations artistiques, à l'intérieur comme à l'extérieur du monde scolaire – avec laquelle les jeunes viennent en contact, et qui contribue grandement à susciter leur intérêt pour les arts et ce, même s'ils n'en sont pas toujours conscients. Dans le champ spécifique de l'étude des occupations, les interactionnistes parlent de « contingences de carrière », c'est-à-dire de conditions qui, sans être toujours nécessaires, vont néanmoins orienter les trajectoires professionnelles (le fait de faire partie des meilleures écoles, par exemple). Contrairement à ce que l'on entend parfois, la perspective interactionniste n'est donc pas que subjectiviste, c'est-à-dire seulement centrée sur la perspective des acteurs. Elle est également objectiviste puisqu'elle s'intéresse à la manière dont les conditions objectives façonnent les carrières et l'interprétation qu'en donnent les acteurs.

Tenir compte et se distancier des « explications » que les acteurs donnent de la réalité sociale

Il y a un second sens que l'on peut donner à l'expression *tenir compte*. Prenons l'exemple des entretiens de recherche. Lorsque les interviewés nous font part explicitement ou implicitement des interprétations de leur monde ou du monde qui les entoure, que valent ces interprétations? Quel statut leur accorder lorsque nous analysons la ou les « réalité(s) » des acteurs?

Bourdieu, Chamboredon et Passeron (1968) invitent à faire preuve de vigilance épistémologique à l'égard des interprétations des acteurs dans la mesure où il ne faut pas confondre « la réalité » avec sa représentation. Cette posture se retrouve également chez les interactionnistes. Comme le souligne Chapoulie (1973, 1984), Hughes se distancie des discours que les professionnels tiennent à propos de leur profession puisqu'il voyait ces discours comme le reflet de leurs intérêts et de leur vision des choses. On trouve une mise à distance semblable chez Park à propos de la conception que

les réformistes (les « *do gooders* ») et les travailleurs sociaux du début du siècle dernier se faisaient des problèmes sociaux. Park espérait que la sociologie permettrait une analyse plus objective des phénomènes sociaux.

Autant les interactionnistes incitent à une certaine distanciation par rapport aux points de vue des acteurs sociaux, autant ils insistent sur la nécessité de les prendre en compte. Dans son livre intitulé *Outsiders*, Becker (1963) soutient que sous l'angle de la société conventionnelle, les « déviants » apparaissent comme des étrangers (« *outsiders* »), mais que du point de vue de ces derniers, ce sont plutôt les membres de la société conventionnelle qui sont étrangers. C'est une façon simple d'illustrer les enjeux normatifs entourant les conduites jugées acceptables ou non dans la société et d'attirer l'attention sur l'importance de se placer du point de vue des acteurs, encore davantage, selon moi, lorsqu'ils sont vus comme déviants. Becker a d'ailleurs mobilisé cette perspective dans son étude sur le fumeur de marijuana (1963, chap. 3 et 4). Au tournant des années 1960, en plus d'être illégal, fumer de la marijuana était conçu par les théories scientifiques dominantes comme le signe d'une pathologie. Adoptant la perspective des musiciens de jazz, groupe dont il faisait lui-même partie, Becker propose une interprétation totalement différente de cette activité en la considérant comme une activité récréative. En d'autres termes, à partir de l'idée que les acteurs ont une connaissance de l'intérieur de leur réalité et qu'ils sont capables de réflexivité, les interactionnistes estiment nécessaire de prendre en compte leur analyse, bien qu'il faille aussi tenter de la confronter et de la dépasser. Cette posture n'est évidemment pas unique aux interactionnistes, mais on trouve chez eux ce double impératif d'une nécessaire proximité et d'une distanciation par rapport au monde étudié.

La tradition de Chicago et le développement des méthodes qualitatives

Jusqu'à la fin des années 1960, les méthodes qualitatives ont été surtout utilisées dans le cadre de la tradition de Chicago et de l'interactionnisme symbolique. Dans son analyse du développement de la sociologie américaine, Wiley (1979) distingue quatre périodes : la première, de 1892 à 1918, durant laquelle la sociologie s'institutionnalise, notamment à l'Université de Chicago; la seconde, de 1918 à 1935, pendant laquelle l'École de Chicago domine; la troisième, de 1935 à 1945, qui correspond à une période de développement des courants interactionniste et fonctionnaliste; et la quatrième, de 1945 à 1970, durant laquelle le fonctionnalisme et les méthodes quantitatives constituent le paradigme dominant même si, comme on l'a mentionné, l'interactionnisme est en progression.

Durant ces périodes, le sort des méthodes qualitatives va beaucoup varier. De méthodes scientifiques à part entière, voire par excellence jusqu'au milieu des années 30, elles deviennent par la suite conçues comme exploratoires du point de vue de la sociologie dominante même si elles continuent d'être pratiquées et vues comme légitimes dans la tradition de l'École de Chicago et en anthropologie. Il faudra attendre le début des années 60, avec la remise en question du positivisme scientifique axé sur la mesure et la quantification, pour qu'elles regagnent une crédibilité, et les années 70 pour qu'elles connaissent une expansion rapide dans plusieurs champs disciplinaires.

La période des années 1918-1935

Les premières décennies du 20^e siècle et en particulier la période de 1918-1935 sont souvent considérées comme cruciales pour le développement des recherches qualitatives bien qu'à l'époque on n'utilisait pas cette terminologie, mais plutôt celle d'études de cas. Si cette période est caractérisée par l'emploi d'une multiplicité de méthodes, y inclus quantitatives, les méthodes qualitatives occupent néanmoins une place prépondérante au sein de l'École de Chicago. Les sociologues de cette École vont prendre comme objet d'étude les problèmes sociaux engendrés par une société en rapide transformation. La ville de Chicago, qui traverse un processus intense d'industrialisation et d'urbanisation lié à la fois à l'exode rural et à l'arrivée massive d'immigrants, leur servira de véritable laboratoire d'études sociales.

C'est dans ce contexte que sera produite l'étude classique de Thomas et Znaniecki (1918) qui servira d'arrière-plan aux travaux qui suivront. Ces chercheurs introduisent des problématiques qui reflètent les préoccupations de l'époque, comme celles de l'intégration des immigrants et de la désorganisation sociale. Sur le plan de la méthodologie, ils recourent abondamment à des documents officiels tels que les articles de journaux et les dossiers institutionnels, mais ils utilisent surtout les documents de nature biographique comme les journaux intimes, la correspondance privée et les histoires de vie. Ces histoires représentent pour Thomas et Znaniecki le « type parfait de matériau sociologique » :

C'est en toute sécurité que nous pouvons affirmer que les histoires de vie personnelles, aussi complètes que possible, constituent le type *parfait* de matériau sociologique; et que si la science sociale se trouve forcée d'utiliser d'autres matériaux, cela n'est dû qu'à la difficulté pratique qu'il y a à l'heure actuelle à obtenir ces documents en nombre suffisant pour couvrir la totalité des problèmes sociologiques, et à l'énorme quantité de travail requise

pour analyser tous les matériaux personnels nécessaires à la caractérisation de la vie d'un groupe social (Thomas & Znaniecki, cités par Bertaux, 1976, p. 71-72).

Dans les années 20 et 30, des étudiants, dirigés notamment par Park et Burgess, produiront un ensemble de monographies sur des thèmes tels les relations ethniques et raciales, la pauvreté, l'itinérance, le suicide, le *dancing*, la délinquance et la criminalité. Ces monographies ont en commun une même « formule de recherche », pour reprendre l'expression de Chapoulie (1984). Cette formule se fonde sur l'empirie et l'imprégnation dans l'univers des autres, en faisant appel aux histoires de vie, aux documents personnels et institutionnels, aux entretiens de recherche plus ou moins formels et aux observations *in situ*.

Le très grand souci d'empirisme que l'on observe au sein de l'École de Chicago des années 20 et 30 s'inscrit dans la mouvance du positivisme scientifique de l'époque, de même que dans le processus d'institutionnalisation des sciences sociales qui devaient pour se légitimer faire preuve de scientificité, à l'image des sciences de la nature dont elles tentaient de calquer le modèle. Bulmer (1984) rapporte que Small, le premier directeur du Département de sociologie de l'Université de Chicago, et Harper, le président de l'Université, attachaient une importance capitale à la recherche et surtout à la recherche empirique, et qu'ils avaient déjà l'intention de faire de la ville de Chicago un laboratoire d'études sociales.

Ce projet prendra toutefois davantage forme dans les années 20 et 30 avec Park et Burgess dans le prolongement du programme d'étude sur la ville élaboré par Park en 1915. Ce qui caractérise le souci d'empirisme de Park et de Burgess est le recours non pas unique, mais du moins prédominant aux méthodes qualitatives en tant que méthodes privilégiées pour avoir accès à ce que les acteurs font, disent et pensent. Park considérait en effet que la meilleure façon de connaître les réalités sociales était de s'en imprégner et, comme le rapporte Becker, il enjoignait ses étudiants « à faire de l'observation de première main » et de la vraie recherche en allant sur le terrain.

On vous a dit de fouiller dans les bibliothèques et d'accumuler ainsi une masse de notes et une large couche de poussière. On vous a conseillé de choisir les problèmes pour lesquels vous pouvez trouver des quantités de documents moisissés reposant sur des formulaires préparés par des bureaucrates fatigués et remplis par des candidats à une aide, par des âmes charitables ou des employés indifférents. C'est ce qu'on appelle « se salir les mains dans la vraie recherche ». [...] Mais une chose supplémentaire est

nécessaire : l'observation de première main. Allez vous asseoir dans les salons et les hôtels de luxe et sur le seuil des asiles de nuit; asseyez-vous sur les canapés de la Gold Coast et sur les paillasses des bas-fonds. [...] En bref, salissez vos fonds de pantalons dans la vraie recherche (Becker, cité par Bulmer, 1984, p. 97-98 et par Chapoulie, 2001, p. 117-118, dont provient cette traduction).

Cette forme d'empirisme se caractérise également par l'accent mis sur la connaissance de la perspective des acteurs. On l'a dit auparavant, déjà au début du siècle dernier Thomas avait souligné l'importance de s'intéresser à la manière dont les acteurs sociaux définissent les situations sociales. Cette approche est au cœur même de l'interactionnisme symbolique de Blumer. En s'inspirant de G. H. Mead (1934), Blumer (1969) énonce les trois prémisses de l'interactionnisme symbolique (voir Meltzer, Petras & Reynolds, 1975, p. 54) :

1. *Les êtres humains se comportent à l'égard des choses selon les significations qu'ils accordent à celles-ci.* Ainsi, pour comprendre les manières d'agir ou de penser des acteurs, il faut d'abord et avant tout appréhender le sens qu'ils donnent à leur réalité.
2. *Les significations sont la résultante des interactions sociales.* C'est donc au travers des relations avec les autres, que ces relations soient individuelles (face à face) ou collectives (les rapports entre les groupes), que les acteurs découvrent, négocient et produisent le sens qu'ils donnent aux choses de même qu'ils développent leurs perspectives.
3. *Les significations se modifient et se construisent au travers des processus d'interprétation mis en œuvre dans les situations réelles.* Les significations, à mettre en rapport avec les « situations réelles », sont susceptibles de se modifier en cours d'action.

L'École de Chicago est aussi fortement imprégnée du pragmatisme dont sont marquées les sciences sociales de l'époque. Selon cette perspective, la sociologie devrait contribuer à la résolution des problèmes sociaux. Comment y parvenir toutefois sans que le chercheur fasse preuve de moralisme et impose son système normatif? La sociologie de l'Université de Chicago est confrontée à ce genre de dilemme. Dès les années 20 et 30, les sociologues de Chicago tentent de se dégager du mouvement de réforme sociale et du travail social avec lequel ils étaient en contact en réalisant des études se voulant aussi objectives que possible. On trouve cette ambition notamment chez Park. En même temps, les sociologues de Chicago ont pour objectif de faire de la science un instrument de connaissance et de transformation, ne serait-ce qu'en partageant leurs résultats de recherche, et plusieurs d'entre eux collaboreront

avec les organismes impliqués dans la résolution des problèmes sociaux. Cette tension entre une science « détachée et engagée », perceptible au sein de l'École de Chicago, persiste encore, on le sait, dans les sciences sociales contemporaines.

L'École de Chicago de la période 1918-1935 se démarque aussi en proposant une interprétation proprement sociologique des problèmes sociaux. En se basant sur les cartes de distribution spatiale et sur les données en provenance des recensements, les sociologues de Chicago ont pu mettre en relief l'existence d'une relation entre les quartiers populaires et la présence de certains problèmes sociaux : pauvreté, maladie mentale, prostitution, discrimination raciale, délinquance, criminalité, suicide. Les théories en vigueur à l'époque, fortement teintées d'eugénisme, interprétaient ces phénomènes comme des déficiences biologiques chez les populations concernées. Les sociologues de Chicago rejettent ce type d'interprétation. Puisque ces populations ne vivaient pas ces problèmes avant leur arrivée à la ville – elles sont d'ailleurs considérées comme ayant plus d'initiative que leurs compatriotes qui n'émigrent pas –, et cessent de les éprouver lorsqu'elles quittent ces quartiers, il faut donc en conclure que ces problèmes tiennent d'abord aux conditions d'existence de leurs lieux de vie (Faris, 1967).

La période des années 1935-1970

Selon Wiley (1979), les années 1935 à 1945 représentent une phase de transition où aucun paradigme ne domine au sein de la sociologie américaine. Au cours de cette période se développent les deux courants théoriques qui imprègnent de manière prépondérante cette discipline : l'interactionnisme symbolique et le fonctionnalisme. Parallèlement commence à s'imposer l'idée selon laquelle la véritable science passe d'abord par la quantification et la mesure, et s'amorce le débat opposant les méthodes quantitatives et les méthodes qualitatives. Ce n'est que lorsque les méthodes qualitatives auront regagné un statut, dans les années 60 et 70, à un degré toutefois variable selon les disciplines et les contextes nationaux, que l'accent sera mis sur la complémentarité des méthodes. Dans les années 80, on ira encore plus loin dans les remises en question en affirmant que les controverses entre elles sont un faux débat, les querelles méthodologiques étant d'abord et avant tout à mettre en rapport avec des divergences sur les plans épistémologique et théorique. Jusqu'au milieu des années 70 toutefois, le débat reste fort et ses termes pratiquement inchangés par rapport à ceux qui avaient marqué la fin des années 30.

Le débat porte d'abord sur la scientificité des méthodes. Les partisans des méthodes quantitatives reprocheront aux méthodes qualitatives leur

absence de standardisation, leur faible représentativité, leur limite en termes de généralisation et leur trop grande subjectivité. Les partisans des méthodes qualitatives, quant à eux, soutiendront que le recours à celles-ci permet de fouiller plus en profondeur la réalité des acteurs, convient mieux à l'étude de certains groupes sociaux (comme les gangs de jeunes), n'impose pas une structure préétablie, s'avère moins réducteur que les questionnaires et mieux adapté aux exigences du terrain.

Le débat est ensuite d'ordre épistémologique. S'opposent deux conceptions, l'une qui propose d'étudier les réalités sociales de l'extérieur à l'aide des méthodes quantitatives, et l'autre qui incite à le faire de l'intérieur en faisant appel aux méthodes qualitatives. En même temps qu'il fera une critique acerbe de l'usage des questionnaires, Blumer se montrera un farouche défenseur de la seconde conception, comme en témoigne cet extrait d'un article qu'il consacre à la pensée de Mead :

Il faut prendre le rôle de l'acteur et voir son monde de son point de vue. Cette approche méthodologique contraste avec la soi-disant approche objective, si dominante aujourd'hui, qui voit l'acteur et son action depuis la perspective d'un observateur détaché et extérieur. [...] L'acteur agit dans le monde en fonction de la façon dont il le voit et non dont il apparaîtrait à un observateur étranger (Blumer, 1966, cité par Coulon, 2004, p. 542).

Malgré les tentatives de valorisation des méthodes qualitatives par leurs partisans, ces méthodes connaissent un certain déclin à la fin des années 30. Selon Pires (1982), ce déclin, qui reste toutefois partiel, peut être associé à la diminution de l'influence même de l'École de Chicago qui, à cette époque, n'occupe plus une place prépondérante au sein de la sociologie en raison de la concurrence des autres universités. Il le relie également à la relative « désuétude » de problématiques comme celle de l'immigration, le chômage engendré par la grande crise notamment apparaissant être un problème plus important. S'ajoute à cela la montée des méthodes quantitatives qui parviennent graduellement à s'imposer comme méthodes idéales d'une conception positiviste de la science. Comme Pires le souligne, à partir de ce moment, les adeptes des méthodes qualitatives adopteront une posture défensive, « forcés » en quelque sorte de se légitimer par rapport aux méthodes quantitatives et au positivisme de plus en plus dominant.

Si les méthodes qualitatives perdent leur statut et leur prépondérance au profit des méthodes quantitatives, elles n'en continuent pas moins d'être mises en œuvre en anthropologie, mais aussi dans le prolongement de l'École de Chicago et de l'interactionnisme symbolique. Les travaux de Hughes en

constituent un bon exemple. Formé à Chicago, Hugues développe le champ de la sociologie des occupations dans lequel il fait, avec ses étudiants, un usage abondant des méthodes qualitatives.

Il faut par ailleurs préciser que durant cette période, les méthodes qualitatives ne sont pas uniquement utilisées dans la tradition de Chicago et que l'on en trouve également des traces dans la sociologie dominante. Toutefois, les perspectives adoptées apparaissent passablement différentes. En sont une bonne illustration les deux études classiques menées à la fin des années 50 sur les étudiants en médecine, la première par Merton, Reader et Kendall (1957) et la seconde par Becker, Geer, Hughes et Strauss (1961). Sur le plan théorique, l'étude dirigée par Merton s'inscrit dans une approche fonctionnaliste et se penche sur la question de savoir si les étudiants en médecine réussissent à intégrer les valeurs et les normes du modèle médical. Celle de Becker et ses collaborateurs adopte un point de vue interactionniste et vise quant à elle à examiner comment les étudiants s'y prennent afin de répondre aux exigences souvent contradictoires que pose le fait de devoir poursuivre une formation en même temps que de devoir effectuer un travail au sein de l'hôpital. Ces deux études diffèrent ensuite sur le plan du statut qu'elles accordent aux méthodes qualitatives. Pour Merton (1957, chap. 1), les méthodes qualitatives s'avèrent utiles mais principalement à titre exploratoire, afin de donner des idées et d'aider à formuler des hypothèses. Contrairement à ce que soutiennent Becker et ses collègues, Merton estime de surcroît que les méthodes qualitatives n'ont pas une validité suffisante. En somme, même s'il préconise le recours aux deux types de méthodes, il accorde néanmoins la préséance aux méthodes quantitatives.

À l'image du positivisme scientifique dominant durant la première moitié du 20^e siècle, ces divergences de vues cachent en réalité une conception relativement commune de la validité scientifique. On trouve en effet chez les chercheurs d'orientation qualitative, qu'ils soient de la génération de Burgess, Sutherland et Hughes, ou encore de celle de Becker, Glaser et Strauss, un souci constant de s'assurer de la validité des données recueillies, qu'elles proviennent des histoires de vie, des entretiens de recherche ou de l'observation *in situ*. Comme Merton, on entend y parvenir en croisant différentes sources de données, par triangulation pour reprendre un concept devenu usuel. Les textes de méthodologie publiés dans les années 50 et 60 témoignent d'ailleurs de cette préoccupation des auteurs de justifier la validité de leurs méthodes selon les critères de la science positive. À cet effet, mentionnons le texte de Becker et Geer (1957) sur les mérites respectifs des entretiens et de l'observation participante dans la production des données, celui de Becker (1958) sur les moyens de s'assurer de la crédibilité des informateurs, celui de Junker (1960)

sur l'observation participante et sur le rôle et l'impact que le chercheur peut avoir sur le terrain, de même que celui de Glaser et Strauss (1967) sur l'importance de s'assurer que la théorie s'ancre bien dans les données et sur le recours aux multiples sources de données (« *slices of data* ») dans le but de garantir une meilleure généralisation.

L'interactionnisme et la sociologie de la déviance des années 60 et 70

Jusqu'à présent, j'ai parlé du développement des méthodes qualitatives dans le contexte de la première École de Chicago des années 20 et 30, puis dans celui de la seconde École de Chicago davantage identifiée au courant interactionniste des années 40, 50 et 60, étant entendu qu'il n'y a pas rupture mais continuité entre les deux. Reste à préciser l'influence du courant interactionniste dans le champ de la sociologie de la déviance.

La sociologie de la déviance d'inspiration interactionniste des années 60 et 70

La sociologie de la déviance d'inspiration interactionniste va en effet connaître un développement considérable aux États-Unis dès les années 60, développement qui s'accroîtra tout au long des années 70. On le voit par l'augmentation de la production intellectuelle sous forme de livres, d'articles, de revues spécialisées et d'enseignements s'identifiant ou s'inspirant de cette tradition. Révélatrice de l'engouement suscité par ce champ de recherche est l'énorme popularité que connaîtront, par exemple, les ouvrages de Becker (*Outsiders*, 1963) et de Goffman (*Asylums*, 1961/1968). Pendant plus de deux décennies, la sociologie de la déviance d'inspiration interactionniste exercera une influence considérable dans plusieurs disciplines, dont la criminologie, au Québec et au Canada mais également dans de nombreux pays européens. La montée de la sociologie de la déviance interactionniste, tout comme celle des méthodes qualitatives, sera favorisée, entre autres, par la remise en question du positivisme et par le mouvement de contestation générale des années 60 (Poupart & Lalonde, 1998). L'idée d'une société fondée sur un consensus social tel que la conçoivent les fonctionnalistes ou, encore, d'une société en voie de dépasser les inégalités sociales est alors fortement contestée.

Au début, ce courant sera associé à la théorie de l'étiquetage (*labelling theory*), puis à celle de la « réaction sociale »; cette appellation, malgré les critiques dont elle fera l'objet, vise essentiellement à attirer l'attention sur le rôle des institutions et des groupes dans la production et le traitement de la déviance. La sociologie de la déviance interactionniste permettra d'inclure dans le même champ d'étude de multiples phénomènes comme la délinquance, la maladie mentale, la prostitution, l'homosexualité, l'avortement, l'usage des drogues ou le bégaiement qui n'ont à première vue que peu de choses en

commun sinon qu'ils peuvent conduire à la réprobation sociale et à des processus d'étiquetage et de stigmatisation.

La sociologie de la déviance comme domaine d'étude en émergence dans les années 60 n'est pas que d'inspiration interactionniste ou ethnométhodologique. Certaines des idées avancées par les interactionnistes ne sont pas non plus entièrement nouvelles⁵. C'est le cas par exemple de l'idée selon laquelle les institutions de contrôle social (police, tribunaux, institutions carcérales, asiles), dont la mission consiste précisément à assurer la conformité sociale, ont souvent l'effet – ironiquement dira Matza (1969) – de produire exactement le contraire, soit d'amplifier la déviance. Une telle proposition, qui au début a contribué à faire connaître la perspective interactionniste, avait déjà été mise de l'avant par Tannenbaum (1938) lorsqu'il parlait de la « dramatisation du mal » (« *dramatization of evil* ») et des processus de définition et d'exclusion auxquels donne lieu l'intervention des agences ainsi que par Lemert (1951) par le biais de son concept de déviation secondaire. Lemert dira que si l'on a coutume de penser que c'est la déviance qui entraîne le contrôle social, l'inverse est tout aussi vrai, l'intervention des agences officielles pouvant faire en sorte que le « déviant » accepte la définition que l'on donne de lui et agisse en conséquence, se marginalisant ainsi davantage.

Au cours des années 50, la criminologie et la sociologie du crime sont d'abord et avant tout d'inspiration positiviste, c'est-à-dire attachées à découvrir les causes de la déviance et de la criminalité dans une optique corrective (Matza, 1964). Plusieurs recherches sont ainsi menées aux États-Unis en vue d'établir si les jeunes délinquants présentent des caractéristiques particulières pouvant expliquer leur présumée différence. Les explications proposées, semblables d'ailleurs à celles émises par rapport à la pauvreté, varient selon les disciplines et, en sociologie, selon les écoles de pensée. La criminologie comme spécialité et discipline émergente au milieu du siècle dernier se donne précisément comme mission, utopique selon plusieurs, de faire la jonction entre les disciplines préoccupées par la question criminelle.

La déviance vue comme une construction sociale

Affirmer comme le font les interactionnistes que la déviance est un construit social ne va pas de soi et entre en opposition avec la vision, très présente dans la criminologie, selon laquelle la déviance est inscrite dans la nature même des actes et des personnes qui en sont les auteurs. Or, pour Becker, la déviance n'est pas une caractéristique inhérente aux comportements ou aux personnes mais le résultat d'un processus d'étiquetage :

Les groupes sociaux créent la déviance en instituant des normes dont la transgression constitue la déviance, en appliquant ces

normes à certains individus et en les étiquetant comme des déviants. De ce point de vue, la déviance n'est pas une qualité de l'acte commis par une personne, mais plutôt une conséquence de l'application, par les autres, de normes et de sanctions à un "transgresseur". Le déviant est celui auquel cette étiquette a été appliquée avec succès et le comportement déviant est celui auquel la collectivité attache cette étiquette (Becker, 1985, p. 32-33).

Becker reprend ici deux dimensions centrales de la perspective interactionniste concernant les processus de définition de la déviance. En affirmant que c'est la société « qui crée la déviance », il soutient en premier lieu que la déviance est à mettre en rapport avec les systèmes normatifs et les enjeux sociaux qui les entourent. L'originalité de cette thèse réside surtout dans le changement de perspective qu'elle introduit. Au lieu de se demander pourquoi certains enfreignent des normes, on s'interroge plutôt sur la manière dont sont instituées les normes, de même que sur les conséquences de leur application sur les acteurs concernés. Dans cette optique, plusieurs recherches ont d'ailleurs été entreprises dans le but de comprendre ce qui joue dans la criminalisation – ou dans l'absence de criminalisation – de certaines conduites comme la prostitution, l'euthanasie, l'usage des drogues, l'alcool au volant ou la violence dans le hockey. En second lieu, en soutenant que le déviant est celui qui est étiqueté comme tel par les groupes et les institutions, Becker met en lumière le fait que la déviance est un statut socialement conféré au travers les interactions sociales, qu'elles soient individuelles ou collectives. On retrouve donc ici une proposition chère aux interactionnistes d'après laquelle, on l'a vu, le sens est socialement attribué et négocié.

Concevoir la déviance et le crime comme des construits sociaux représentait un changement de perspective radicale en criminologie. En effet, une telle conception invitait à rejeter une vision substantialiste de ces notions et, par conséquent, à mettre davantage l'accent non sur le « délinquant », mais sur le rôle que jouent les institutions et les groupes dans l'assignation des statuts de déviant ou de criminel. Un important courant de recherche en criminologie s'est d'ailleurs intéressé à analyser les processus sociopolitiques faisant en sorte que certaines personnes ou certains groupes sont définis comme déviants, de même qu'à examiner les conséquences que peuvent avoir ces processus sur les identités et les trajectoires des présumés « déviants ». La perspective de la construction sociale n'est évidemment pas particulière à la criminologie. Elle sera appliquée dans plusieurs disciplines et champs d'études comme celui de l'analyse des problèmes sociaux (voir par exemple Blumer, 1971; Spector & Kitsuse, 1977).

L'étude des processus d'implication dans les carrières déviantes

Par quel(s) processus en arrive-t-on à s'impliquer dans des activités tels un métier, un sport, une relation amoureuse, un courant intellectuel comme l'interactionnisme ou, ce qui nous intéresse tout particulièrement ici, des conduites qui sont socialement réprouvées, du moins par certains groupes? Les interactionnistes vont ainsi se consacrer à l'étude des processus pouvant mener à un engagement plus ou moins intense dans les carrières dites déviantes. Le titre du livre de Matza (1969) *Becoming deviant* (« Devenir un déviant ») et celui du chapitre de Becker (1963) « *Becoming a marijuana user* » (« Devenir un usager de la marihuana ») reflètent bien cette orientation en même temps qu'ils en constituent d'excellentes illustrations.

En s'inspirant de la sociologie des occupations et notamment de la notion de carrière introduite par Hughes, les interactionnistes proposent en effet d'envisager l'implication dans la déviance comme un processus jalonné d'étapes au cours desquelles le sens que les acteurs donnent à leurs pratiques ne cesse d'évoluer. On constate immédiatement la parenté de cette approche avec celle de la tradition de Chicago qui considère essentiel d'étudier les phénomènes sociaux en tant que processus, de même que de les examiner de l'intérieur. En analysant les carrières dans la déviance, les interactionnistes vont se placer du point de vue des « déviants » et tenter de comprendre leurs activités à partir du sens qu'ils leur donnent.

Outre que l'accès aux groupes dits déviants n'est pas toujours aisé, même en recourant à des méthodes qualitatives, cette approche engage le chercheur à mettre entre parenthèses ses propres catégories pour prendre en compte les points de vue qu'ont les personnes considérées déviantes à propos de leurs expériences. Cette orientation tranchait et tranche toujours avec une tendance forte en criminologie qui vise à circonscrire, à l'aide du modèle expérimental et des méthodes quantitatives, les facteurs susceptibles d'expliquer et de prédire la délinquance, tendance au sein de laquelle le recueil des témoignages des acteurs n'a pour objectif, tout compte fait, que de fournir des indices aptes à confirmer leur déviance.

L'approche interactionniste se démarque finalement de deux autres façons. En analysant les carrières « déviantes », les interactionnistes prennent toujours en compte le caractère construit du statut de déviant. Autrement dit, les interactionnistes examinent les processus d'implication dans des activités « socialement réprouvées » en étant conscients des enjeux normatifs entourant ces activités. Par ailleurs, comme ces activités font bien souvent l'objet d'une réprobation sociale, voire d'une intervention sociale formelle ou informelle

susceptible d'avoir un impact sur l'expérience des personnes, cet impact fait partie intégrante de leurs analyses.

« Nous n'avons jamais été des interactionnistes mais, d'une certaine façon, nous le sommes tous »

Dans un chapitre intitulé « *We were never interactionnists* », Atkinson et Housley (2003) soulignent que contrairement à ce qui s'est produit aux États-Unis, il n'y a jamais eu en Angleterre de groupe clairement identifié à l'interactionnisme symbolique, et ce, même si ce courant a eu dans les années 70 et 80 une très grande influence sur le développement de la sociologie dans des champs aussi variés que ceux de l'éducation, des occupations, de la santé mentale et de la déviance. Selon eux, la sociologie anglo-saxonne aurait plutôt été un mélange des genres. Dans un chapitre subséquent, qu'ils intitulent cette fois-ci « *We are all interactionnists now* », Atkinson et Housley soutiennent que nombre des idées et des concepts centraux de l'approche interactionniste font maintenant partie du bagage de la sociologie même si les sociologues eux-mêmes n'en sont pas toujours conscients. C'est également ce qui me semble s'être produit en sociologie et en criminologie, que ce soit au Québec, au Canada ou dans plusieurs pays européens.

La tradition de Chicago constitue une source d'inspiration extrêmement féconde pour ceux qui s'interrogent sur certaines des questions d'ordre épistémologique et méthodologique ayant cours en sciences sociales : Jusqu'à quel point le projet ethnographique des interactionnistes visant à rendre compte de la réalité des acteurs est-il possible et à quelles conditions? Quel statut doit-on accorder aux interprétations que les acteurs sociaux donnent de leur expérience et de celle des autres? Comment dans l'analyse des réalités sociales peut-on tenir compte à la fois de la perspective des acteurs et des conditions objectives pouvant marquer leurs expériences et leurs trajectoires? Comment peut-on concilier la proximité nécessaire afin de comprendre les phénomènes de l'intérieur et la distance critique tout aussi nécessaire afin d'objectiver les réalités? Quelle place doit-on accorder à la subjectivité des acteurs mais aussi à celle des chercheurs? Jusqu'à quel point ces derniers doivent-ils « s'engager » dans les groupes et les réalités étudiés? Je ne prétends pas que la perspective interactionniste soit la seule à poser ce genre de questions, ni qu'elle soit suffisante pour y répondre. À ne pas en douter toutefois, elle continue aujourd'hui à nous offrir d'excellentes pistes de réflexion.

Notes

¹ Je dédie ce texte à mes professeurs, Prudence Rains et Malcolm Spector, qui m'ont

initié aux méthodes qualitatives, à l'interactionnisme et à la sociologie de la déviance. Ils m'ont également fait partager leur passion pour la sociologie et la découverte du monde dans tous les sens du terme. Je remercie par ailleurs Nathalie Beaulieu et Michèle Lalonde pour leur aide dans la révision de ce texte de même que Joëlle Morrissette et les deux évaluateurs(trices) de l'article pour leurs commentaires judicieux.

² Selon Chapoulie (2001), cette dénomination sera toutefois peu utilisée avant les années 1960.

³ On aura compris que je paraphrase ici les titres de Becker (1963, chap. 3, « *Becoming a marihuana user* ») et de Matza (1969, *Becoming deviant*).

⁴ La question de qui se définit et de qui est reconstruit comme interactionniste est matière à débat. Goffman ne se réclame pas de l'interactionnisme « symbolique » bien que son cadre d'analyse soit interactionniste dans la mesure où il s'attache aux interactions sociales et au façonnement des identités.

⁵ Pour les contributions de l'ethnométhodologie au développement de la sociologie de la déviance, voir Poupart (2001, 2008).

Références

- Atkinson, P. A., & Housley, W. (2003). *Interactionism*. London, UK : Sage.
- Becker, H. S. (1958). Problems of inference and proof in participant observation. *American Sociological Review*, 23(6), 652-660.
- Becker, H. S. (1963). *Outsiders : studies in the sociology of deviance*. New York, NY : The Free Press.
- Becker, H. S. (1985). *Outsiders : études de sociologie de la déviance* (trad. J.-P. Briand & J.-M. Chapoulie). Paris : Métailié. (Ouvrage original publié en 1963).
- Becker, H. S., & Geer, B. (1957). Participant observation and interviewing : a comparison. *Human Organization*, 16(3), 28-33.
- Becker, H. S., Geer, B., Hughes, E. C., & Strauss, A. L. (1961). *Boys in white : student culture in medical school*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Bertaux, D. (1976). *Histoires de vie ou récits de pratiques? Méthodologie de l'approche biographique en sociologie*. Paris : Centre d'étude des mouvements sociaux.
- Bulmer, M. (1984). *The Chicago School of sociology : institutionalization, diversity and the rise of sociological research*. Chicago, IL : University of Chicago Press.

- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism : perspective and method*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice-Hall.
- Blumer, H. (1971). Social problems as collective behavior. *Social Problems*, 18(3), 298-306.
- Bourdieu, P., Chamboredon, J.- C., & Passeron, J.- C. (1968). *Le métier de sociologue*. Paris : Mouton.
- Chapoulie, J.- M. (1973). Sur l'analyse sociologique des professions. *Revue française de sociologie*, 14(1), 86-114.
- Chapoulie, J.- M. (1984). Everett C. Hughes et le développement du travail de terrain en France. *Revue française de sociologie*, 25(4), 582-608.
- Chapoulie, J.- M. (2001). *La tradition sociologique de Chicago*. Paris : Seuil.
- Coulon, A. (2004). *L'École de Chicago*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Faris, R. E. L. (1967). *Chicago sociology 1920-1932*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*. Chicago, IL : Aldine.
- Goffman, E. (1968). *Asiles : études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus* (trad. L. Lainé & C. Lainé). Paris : Minuit (Ouvrage original publié en 1961).
- Junker, B. (1960). *Field work : an introduction to the social sciences*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Lemert, E. M. (1951). *Social pathology*. New York, NY : McGraw-Hill.
- Matza, D. (1964). The positive delinquent. Dans D. Matza (Éd.), *Delinquency and drift* (pp. 1-32). New York, NY : John Wiley.
- Matza, D. (1969). *Becoming deviant*. Englewood Cliffs, NJ : Prentice Hall.
- Mead, G. H. (1934). *Mind, self and society*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Meltzer, B. N., Petras, J. W., & Reynolds, L. T. (1975). *Symbolic interactionism : genesis, varieties and criticism*. London, UK : Routledge and Kegan Paul.
- Merton, R. K., Reader, G. G., & Kendall, P. L. (1957). *The student-physician : introductory studies in the sociology of medical education*. Cambridge, UK : Harvard University Press.

- Morrisette, J. (2011). Vers un cadre d'analyse interactionniste des pratiques professionnelles. *Recherches qualitatives*, 30(1), 38-60.
- Morrisette, J., Bernard, M.-C., & Guignon, S. (2010, mai). *De l'usage des perspectives interactionnistes en recherche*. Communication présentée au 78^e congrès de l'Association francophone pour le savoir (ACFAS), Université de Montréal, Montréal.
- Mullins, N. C., & Mullins, C. J. (1973). *Theories and theory groups in contemporary American sociology*. New York, NY : Harper and Row.
- Park, R. E. (1915). The city : suggestions for the investigation of human behavior in the urban environment. *American Journal of Sociology*, 20, 577-612.
- Pires, A. P. (1982). La méthodologie en Amérique du Nord : un débat manqué. *Sociologie et sociétés*, 14(1), 15-29.
- Poupart, J. (1978). *Le hockey junior et l'engagement à la carrière professionnelle* (Thèse de doctorat inédite). Université McGill, Montréal.
- Poupart, J. (1999). Vouloir faire carrière dans le hockey professionnel : l'exemple des juniors québécois dans les années 70. *Sociologie et sociétés*, 31(1), 163-179.
- Poupart, J. (2001). D'une conception constructiviste de la déviance à l'étude des carrières dites déviantes. Dans H. Dorvil, & R. Mayer (Éds), *Problèmes sociaux : théories et méthodologies* (Vol. 1, pp. 79-110). Québec : Presses Universitaires du Québec.
- Poupart, J. (2008). Sociologie de la déviance. Dans J. Lafontant, & S. Laflamme (Éds), *Initiation thématique à la sociologie* (pp. 237-262). Ottawa : Éditions Prise de parole.
- Poupart, J., & Lalonde, M. (1998). La méthodologie qualitative et la criminologie au Québec, de 1960 à 1985. Dans J. Poupart, L. Groulx, R. Mayer, J.-P. Deslauriers, A. Laperrière, & A. P. Pires (Éds), *La recherche qualitative : diversité des champs et des pratiques au Québec* (pp. 51-91). Montréal : Gaëtan Morin.
- Poupart, J., Deslauriers, J. P., Groulx, L., Laperrière, A., Mayer, R., & Pires, A. (Éds). (1997). *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*. Boucherville : Gaëtan Morin.
- Poupart, J., Groulx, L., Mayer, R., Deslauriers, J. P., Laperrière, A., & Pires, A. (Éds). (1998). *La méthodologie qualitative : diversité des champs et des pratiques au Québec*. Boucherville : Gaëtan Morin.

- Spector, M., & Kitsuse, J. I. (1977). *Constructing social problems*. Menlo Park, CA : Cummings.
- Strauss, A. L. (1971). Some aspects of recruitment into the visual arts. Dans A. L. Strauss (Éd.), *Professions, work and careers* (pp. 99-105). San Francisco, CA : Sociology Press.
- Strauss, A. L., Fagerhaugh, S., Suczeq, B., & Wiener, C. (1985). *Social organization of medical work*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Tannenbaum, F. (1938). *Crime and the community*. New York, NY : Ginn and Co.
- Thomas, W. I. (1923). *The unadjusted girl : with cases and standpoint for behavioral analysis*. Boston, MA : Little, Brown and Co.
- Thomas, W. I., & Thomas, D. S. (1928). *The child in America : behavior problems and programs*. New York, NY : A. Knopf.
- Thomas, W. I., & Znaniecki, F. (1918). *The polish peasant in Europe and America* (Vol. 1-2). *Primary-group organization*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Wiley, N. (1979). The rise and fall of dominating theories in American sociology. Dans W. E. Snizek, E. R. Fuhrman, & M. K. Miller (Éds), *Contemporary issues in theory and research : a metasociological perspective* (pp. 47-79). West Port, CT : Greenwood Press.

Jean Poupart est professeur honoraire à l'École de criminologie de l'Université de Montréal et au programme de Doctorat en sciences humaines appliquées. Il est chercheur associé au Centre international de criminologie comparée. Sur le plan de la méthodologie, ses travaux portent sur l'évolution des méthodes qualitatives en sociologie et en criminologie, sur les débats qu'elles ont suscités ainsi que sur la scientificité des entretiens. Il a été coordonnateur d'un groupe de recherche interdisciplinaire et interuniversitaire qui a publié deux ouvrages collectifs sur les méthodes qualitatives, l'un traitant de leurs enjeux épistémologiques et méthodologiques (Poupart, Deslauriers, Groulx, Laperrière, Mayer, & Pires, 1997) et l'autre, de leurs usages dans diverses disciplines ou champs de pratique (Poupart, Groulx, Mayer, Deslauriers, Laperrière, & Pires, 1998).